

*Jérôme Bertin a publié sa première nouvelle, Le bassin, en 1990 dans la revue Nouvelles Nuits, son premier roman La rage de courir, aux Éditions Milan en 1995 et depuis 300 textes de tailles et de genres divers, sous son nom ou sous divers pseudonymes.*

### **Jérôme Bertin: Vol de Jour**

Tout avait très bien commencé. Et tout allait mal finir.

C'est curieux comme les choses peuvent basculer aussi facilement. Tout va très bien, et puis des petits riens s'accumulent, et on glisse d'une situation à une autre.

Je transportais des pompes que je devais amener à une tribu installée dans le désert. Pompes financées par une ONG. Ces pompes-là, c'est le moyen de donner de l'autonomie, de faire sortir l'eau du sol, de cultiver. Je transporte souvent du fret, mais j'ai rarement été aussi fier que lors de missions de ce type. La joie de ceux qui reçoivent de tels cadeaux... Ils savent ce que cela représente pour eux, et ils sont tout sauf ingrats.

J'ai pourtant soigneusement calculé mon plan de vol et consulté la météo. Mais depuis des années que je tourne dans ce secteur, j'ai également appris autre chose : il y a toujours l'imprévisible. Il faut faire avec. On m'a souvent parlé de la magie de ce pays. Et ce n'est pas vraiment faux. Parfois, on dirait que les dieux ou les diables se déchainent.

Comme cet après-midi.

Je ne m'attendais vraiment pas à cette tempête soudaine. Les vents s'étaient mis à souffler, entraînant avec eux un sable qui s'était fait de plus en plus épais.

Je savais que j'étais un bon pilote, et que ce n'était pas suffisant pour m'arrêter. J'avais encore une cinquantaine de kilomètres à faire. Je voulais absolument que cette tribu ait enfin les pompes, d'autant qu'ils les attendaient depuis plusieurs semaines. Pour des raisons techniques, on avait retardé l'expédition à partir de la France, puis elles avaient été bloquées au port et, enfin, j'avais dû accomplir un autre transport, pour lequel j'avais signé un contrat, avant d'être disponible pour l'association.

J'ai vite vu que la tempête redoublait. Je n'y voyais plus rien. Les grains de sable étaient possédés par la puissance du vent, et ils venaient frapper l'avion, comme s'ils allaient le déchirer. Ma boussole était dérégulée. J'ai pensé un instant faire demi-tour, mais c'était déjà trop tard. J'ai attrapé la radio, et tenté d'avoir la base. Ce qui aurait été possible encore quelques minutes plus tôt ne l'était plus à ce moment.

Je ne pouvais pas continuer ainsi. Plus aucune visibilité, et si la tempête gagnait en puissance, l'avion allait sans aucun doute se disloquer.

Il fallait que je me pose.

Mais je ne voyais rien en dessous.

— On approche d'une zone idéale. Une grande bande plate, protégée par des dunes. Je te dirai quand ce sera le moment. Tu te poses en douceur, et ce sera gagné.

J'ai d'abord cru que la voix provenait de la radio. Avant de penser que je m'étais parlé à moi-même. Je faisais souvent ça dans le cockpit. Puis je me suis rendu compte qu'il y avait quelqu'un à côté de moi, sur le siège passager.

J'ai tourné la tête vers lui. Surpris. Mais pas tant que ça, au final. Ça m'était déjà arrivé plusieurs fois, dans d'autres circonstances, d'avoir des passagers clandestins. Je n'étais pas là quand on avait chargé les pompes.

— Je te dis quand c'est le bon moment, rassure-toi, a-t-il répété.

C'était un type d'une quarantaine d'années, brun, plutôt épais. Il était sanglé dans un blouson de cuir avec une doublure en peau de mouton. Il y avait quelque chose de grave, mais aussi de rassurant en lui. J'ai su que je pouvais lui faire confiance. Je n'aurais sans doute raisonnablement pas dû. Un homme venu de nulle part, monté dans l'avion en clandestin, m'assurait que j'allais pouvoir me poser en plein désert, alors que je ne pouvais faire confiance ni à mon expérience, ni à ma vision, ni à un appareil de mesure.

De toute façon, c'était ça ou rien. Lui faire confiance ou périr. J'étais vraiment mal parti.

— Maintenant.

J'ai manœuvré, en professionnel aguerris que j'étais. J'ai réduit les gaz ainsi que l'altitude. L'avion est descendu. Quand j'étais aux commandes contrairement à ce que je ressentais dans la vie de tous les jours, je n'étais jamais inquiet. Cela faisait longtemps que je pilotais, j'avais passé pas mal de brevets, et, même dans les situations les plus impossibles, je ne m'étais jamais senti en difficulté.

Mais ce jour-là, c'était encore autre chose. J'éprouvais une étrange sérénité, convaincu qu'avec lui à mes côtés, rien ne risquait de m'arriver.

J'ai touché le sol tout doucement. Une secousse qui s'est répercutée dans l'avion. C'était fini. J'ai coupé les moteurs.

— Et voilà, tu vois que tu pouvais me faire confiance. Ici, entre les dunes, on est à l'abri. La tempête va se calmer.

Il avait une fois de plus raison. Même si le vent entourait l'avion, et les grains de sable coulaient dessus, je sentais bien que la force de la tempête était moindre. Il n'y avait plus qu'à attendre.

Je me suis retourné vers lui. Il dégageait quelque chose de très puissant. Un mélange de force et de calme. Il m'a souri. Je me suis dit que, tant qu'il serait là, rien de fâcheux ne m'arriverait.

Il a tiré de la poche intérieure de son blouson un magnifique étui à cigarettes et un *Zippo*. On ne trouvait plus d'aussi belles pièces aujourd'hui. Il en a sorti une cigarette, a refermé le boîtier d'un coup sec. Il a fait monter la flamme du briquet. Le temps d'embraser l'extrémité de la cigarette. Une odeur de tabac blond a envahi le cockpit. On ne trouvait plus non plus de pareils tabacs aujourd'hui.

— Vous êtes monté pendant qu'on chargeait l'avion, je lui ai demandé ?

— On peut dire ça, oui, a-t-il répondu avec un sourire. J'ai pris cette habitude, de me glisser dans les avions qui parcourent le pays. Ça me rappelle... Le bon temps... (Il se fit soudain nostalgique, son regard glissant loin du présent.) Je l'ai parcouru avant vous, ce pays. Du courrier, des denrées. Tout ce que j'ai pu transporter. Et à l'époque, chaque fois qu'on décollait, on ne savait pas si on reviendrait. Il n'y avait pas tous ces éléments si sophistiqués...

— Ils ne m'ont pas servi à grand-chose aujourd'hui...

— Je connaissais le pays par cœur. J'en étais arrivé à une représentation intime. Les cieux, les villages où je me posais... J'avais dû négocier avec les populations pour que les avions puissent passer. Tout cela me manque. J'étais là-haut, dans la nacelle, et le monde m'appartenait. Je m'y sentais bien, mieux sans doute que dans ce monde civilisé qui s'annonçait et que je redoutais. Nous étions, mes amis et moi, les premiers. C'était un temps... Différent... Je ne dis pas qu'il était meilleur. Il ne l'était pas. Mais il y avait encore de la pureté, de l'espace, des territoires vierges... Aujourd'hui... Il ne reste plus rien de tout cela.

J'ai senti que je m'assoupissais. Je me suis dit que ce n'était pas le moment, mais il m'a soufflé :

— Dors, tu ne risques rien !

Alors, je me suis laissé aller.

Quand je suis revenu à moi, la tempête avait disparu. À la place, le soleil s'était étendu entre les dunes. J'ai été surpris de constater qu'à cet endroit, autour de moi, poussait une végétation luxuriante, faite de plantes magnifiques, couleurs chatoyantes qui m'ont ravi. Il était dehors, et il fumait, comme à son habitude. Je l'ai rejoint. J'ai avancé au milieu des parfums, m'enivrant de ce moment.

— Quel endroit paradisiaque !

— C'est ici que je viens me reposer. J'y suis heureux et apaisé, comme je ne l'ai jamais été.

— Il faut que je reparte.

— Pourquoi repartir ? Tu serais bien ici, avec moi.

— J'ai des choses à faire. Il faut que je rentre à l'aéroport, et que je retourne livrer ces pompes.

Je l'ai regardé, et j'ai vu qu'il n'était qu'un leurre. Il y avait quelque chose dans son expression que j'avais prise pour de la bienveillance qui m'apparaissait maintenant comme de la cruauté.

— Tu dois rester ici. Ton Destin est noué une fois pour toutes.

J'ai compris que ce que j'avais estimé être le Paradis était en fait l'Enfer. Je m'étais laissé prendre par une illusion.

Je savais que je n'avais qu'une chose à faire. Revenir à l'avion et le redémarrer. Ce que j'ai fait, mais avec les plus grandes des difficultés. Je sentais un poids, une tension, qui m'arrimait ici, contre lesquels je devais lutter pas à pas, geste à geste. Il me fixait, et faisait peser sur moi une lourdeur qui me retenait, qui m'ancrait ici. J'ai dû lutter. J'ai relancé le moteur. Je pensais qu'il pouvait aussi agir sur la mécanique, mais ce n'était pas le cas. Ce moteur, je l'entretenais parfaitement, et il a pris son rythme régulier.

À l'instant où je poussais les moteurs, l'illusion qu'il avait créée a disparu, et j'ai retrouvé le désert. Et lui, je l'ai vu tel qu'il était réellement. Une créature épaisse, méphitique, au regard rouge vif, d'une cruauté peu commune, même si cette cruauté semblait teintée de désespoir.

J'ai décollé et j'ai retrouvé le désert. Le ciel était purifié. J'ai hésité entre retourner à la base et aller livrer les pompes. Même si j'avais été secoué par cette expérience, je voulais accomplir ma mission. On avait besoin de moi.

Après... Ça a été la routine. J'ai déposé les pompes. J'ai lu la joie sur le visage des membres de cette tribu, qui n'attendaient que ça. Et je suis rentré à la base.

C'est par la suite que j'ai rassemblé des fragments, épars. Je me suis renseigné et j'ai appris qu'il n'y avait jamais eu, ce jour-là de tempête. Ça n'avait été qu'une illusion.

C'est quelques jours après, je faisais un *check-up* de l'avion, que mon mécano m'a dit :

— Tu l'as vu, n'est-ce pas ?

Je l'ai regardé, surpris. Il savait.

— On l'a tous vu. On l'a tous rencontré. Il est là depuis des années, sournois. C'est... Un esprit... Il veut attirer des âmes. Mais il ne les entraîne pas ailleurs, il les garde ici, dans le désert, pour lui tenir compagnie. On pense que c'est l'un des nombreux pilotes qui s'est crashé à l'époque de l'Aéropostale. Il s'accroche à ce désert, il ne veut pas partir. Il estime qu'elle est responsable de ce qui lui est arrivé, et il veut que d'autres pilotes partagent son sort. Personne n'osera en parler, mais tout le monde l'a rencontré, crois-moi.

J'ai repensé à ce que j'avais vécu, et un long frisson m'a parcouru. Moi, j'avais eu la chance de m'en tirer.